

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de M. Marc Ferro (séance du lundi 12 mai 2003)

Alain Plantey : Pour convaincre les autres, il faut être soi-même convaincu. Pour faire de la bonne propagande, il faut croire à ce que l'on vante. Dans quelle mesure peut-on dire que Hitler, par Goebbels interposé, Staline et Roosevelt ont cru à ce qu'ils faisaient faire ? Y avait-il un fond derrière l'activité de propagande ou était-ce du machiavélisme ?

*
* *

Jean-Marie Zemb : Préparée en fonction de l'ancien intitulé de la communication, lequel ne comprenait pas Roosevelt, mais Hitler, et ne se limitait pas à l'instrumentalisation de l'art cinématographique, ma contribution ne pourra qu'éclairer la différence entre les visées «*élitaires*» du cinéphile Goebbels et les notions stratégiques et tactiques d'action sur les «*masses*» dont le développement par Hitler date d'une époque où les instruments de la propagande étaient, à côté de la presse, les tracts et les affiches ... et le haut-parleur des meetings. Environ le septième du livre à la fois autobiographique et programmatique de 1924 «*Mein Kampf*», dont un chapitre entier intitulé «*Propaganda und Organisation*», traite de la fin et des moyens de la propagande, qu'il s'agisse de la désinformation de l'ennemi ou de la séduction des foules. Les idées dominantes en sont que l'Allemagne a tout à apprendre de ses adversaires, aussi bien des Alliés de 14-18 que des Révolutionnaires d'après-guerre, et que l'intoxe ne relève pas de la morale dans la mesure où la notion de Guerre Juste (que le mensonge contribue à raccourcir en minant le morale de l'adversaire autant sur le front qu'à l'arrière) implique l'idée d'une Propagande Juste. Le caporal des tranchées de la Somme fustige le mépris du haut commandement allemand pour cette arme et le caractère ridicule et contreproductif des initiatives improvisées dans ce domaine. A en croire la prouesse qui permit à Ernest Tonnelat - futur professeur au Collège de France - de substituer au quotidien lu par tous les officiers du front allemand occidental un faux numéro, le budget militaire occidental devait être conséquent, Hitler n'avait pas tort de vouloir élucider les causes de la supériorité des adversaires de l'Allemagne en matière de propagande.

Les théorèmes principaux dégagés par l'élève pour ne pas dire le disciple des maîtres èspropagande étaient les suivants:

(a) viser avant tout la *crédibilité*, et pour ce, privilégier le long terme (moins menacé par le démenti); en d'autres termes s'abstenir d'allusions calomnieuses, par exemple à des mœurs équivoques ou dépravées des chefs, introduites par des "tout le monde sait que..." ou des "inutile de rappeler que..."; l'exemple fourni en est la déconvenue des fantassins que les caricatures avaient fait attendre des pleutres, alors que les Ecossais contre qui ils se battaient révélaient une qualité exceptionnelle d'ardeur, de persévérance et de d'esprit de sacrifice;

(b) s'adapter à la *psychologie* de l'adversaire, ceci valant autant pour les conflits militaires que pour les campagnes électorales; l'exemple fourni évoque la différence de contenu et de ton entre les tracts alliés répandus sur les positions occupées par des Bavarois et ceux qui s'adressaient à des régiments prussiennes;

(c) concevoir des slogans *simples*, éviter les nuances (qui prédisposent au doute), ne pas craindre l'exagération dans le registre émotif, assurer la répétition systématique des refrains;

(d) *ne pas en être dupe* ; cela va de soi pour l'intoxe guerrière, mais s'applique aussi, bien que de manière plus délicate, au prosélytisme domestique: gagner des sympathisants, voire des adhérents, justifie bien des mensonges et des censures, mais former des militants suppose qu'une meilleure information rende les cadres de l'organisation plus aptes à inventer à leur tour une propagande crédible; pour imaginer le faux, il vaut mieux connaître le vrai. [Vingt ans plus tard, la défaite inévitable rendait évidemment caduc ce dernier théorème.]

Quant aux raisons qui ont conduit à supprimer dans les Actualités cinématographiques hebdomadaires - *Wochenschau*- présentées dans les pays occupés et à l'étranger l'appel délirant de Goebbels à mener une «*Guerre totale*», un témoin de l'époque pencherait plutôt pour une mesure de précaution prise alors que le 'Terrorisme' sévissait, notamment dans les Balkans: la Guerre Totale eût aboli les Lois de la guerre et rendu à la fois légitimes et légales toutes les 'Résistances' ... indépendamment de leur fortune finale.

*
* *

Emmanuel Le Roy Ladurie : Je rappellerai que le ministre de la propagande français en 1940 s'appelait Giraudoux, ce qui était plus charmant que Goebbels.

Quand on lit le journal de Goebbels, on a l'impression d'un effort vers la propagande. Cela dit, il voit les grands acteurs, telle Sarah Leander. Il aime beaucoup *Autant en emporte le vent* qu'il considère comme un très grand film. Il a d'autre part fait faire de bons films (si l'on veut bien faire abstraction du *Juif Süß*). Ce sont *Kolberg*, *Bismarck*, *Frédéric II*.

Une autre remarque : Adolf Hitler ne visitait pas les villes bombardées, Goering non plus, mais Goebbels les visitait et ses visites étaient semble-t-il assez bien reçues par la population. Mais Goebbels était quand même une abominable canaille et même pis que ça.

*
* *

Jean Baechler : Pourriez-vous insister davantage sur une distinction assurément utile entre trois types d'activités très différentes : d'abord tous les efforts visant à la création d'un art officiel ; deuxièmement, les entreprises ayant pour finalité de renforcer l'exaltation collective ; enfin la propagande au sens précis et technique du terme, c'est-à-dire la manipulation de l'information à des fins d'endoctrinement d'une part, de mobilisation d'autre part.

*
* *

Jacques de Larosière : Il n'y avait de parti d'opposition ni en Allemagne, ni en Union soviétique. La propagande officielle n'était donc pas contestée par d'autres forces. La situation était d'ailleurs à peu près la même pendant la guerre aux Etats-Unis, où régnait une sorte de censure morale. Les propagandistes avaient donc assez beau jeu. Ce n'est plus le cas aujourd'hui.

Après cette remarque, j'aimerais savoir si les historiens ont pu mesurer l'efficacité de la propagande dans l'opinion publique ?

*
* *

Jean-Claude Casanova : J'ai toujours été impressionné par l'extraordinaire mise en scène concernant Roosevelt, dans les actualités et les photos de presse, pendant la période de la guerre. Son infirmité n'apparaissait pas. Elle était soigneusement dissimulée par ceux qui mettaient en scène et cette dissimulation était acceptée par une sorte d'accord général des médias. Pouvez-vous nous apporter des précisions à ce sujet ?

*
* *

Réponses :

A Alain Plantey : Hitler croyait à ce qu'il faisait, et Goebbels partageait la plupart de ses idées, sauf le mythe du surhomme vu sa propre infirmité. Leur désaccord portait sur les méthodes machiavéliques chez l'un ou l'autre, certes, mais différemment, surtout à l'heure de la défaite qu'Hitler veut cacher, alors que Goebbels veut la sublimer.

De son côté, Roosevelt est sincèrement démocrate mais essentiellement en ce qui concerne les formes représentatives, la vie politique ; il se veut social aussi ; mais il est très dur avec l'adversaire avec l'ennemi : ce n'est pas un homme de compromis.

Pour sa part, Staline croit incarner le savoir, la science au travers du parti qu'il épure. Il a les certitudes du savant et s'effondre quand il se trompe. Mais les nécessités de l'histoire l'amènent à changer plusieurs fois de diagnostic, et, comme jugeait Mussolini, avec lui le compromis est toujours possible...

A Jean-Marie Zemb : Effectivement, dans *Mein Kampf*, il n'est pas question encore de cinéma, mais *Mein Kampf* a été rédigé, en 1923, à une époque où le grand cinéma allemand n'existait pas. Il date des années ultérieures 1925-1931. Ce qui caractérise Goebbels, c'est qu'il juge que la propagande est un art. En outre, et je réponds par là en partie à **Jean Baechler**, il envisageait véritablement sa fonction au sein du régime hitlérien comme étant une fonction de mobilisation de l'opinion publique.

Goebbels a été très frappé par l'absence de crédibilité de l'information pendant la première guerre mondiale. Il veut donc procéder différemment. La difficulté est qu'il n'est guère possible de ne dire que la vérité quand s'accumulent les défaites dès la fin 1941. C'est là que s'instaure un débat entre Hitler et Goebbels. Le premier n'accepte pas l'idée que l'on dise la vérité alors que le second croit qu'il faut mettre les Allemands devant leurs responsabilités et que l'on parviendra ainsi à les galvaniser.

A Jean Baechler : La création d'un art officiel n'est pas vraiment le problème de Goebbels qui n'est pas un idéologue mais un praticien de la politique. En art, il serait même plutôt libéral si n'étaient les exigences de la propagande. En architecture, comme en musique ou en peinture, c'est Hitler qui serait porté à créer un art à sa mesure, à son goût. Goebbels est prêt, par contre, à adopter toute mesure qui renforce l'exaltation collective. Il entend aussi manipuler l'information mais surtout il veut éviter de reproduire les erreurs de 14-18, c'est-à-dire le bourrage de crâne.

A Jacques de Larosière : En Allemagne, les gens étaient plutôt portés à croire ce que leur présentait la propagande au moins jusqu'en 1942. Le livre de Frei, qui fait état de témoignages recueillis par les SS à la fin de la guerre, montre que les Allemands avaient tendance à rejeter la

responsabilité de la guerre sur les autres. Le Führer était sacré et l'on accusait Goering d'avoir menti sur les capacités de la Luftwaffe.

Les soviétiques sont très différents en raison de la capacité des marxistes à modifier leurs analyses. Youri Afanassiev, que j'interrogeai en 1993 lors d'une émission consacrée à l'anniversaire de la bataille de Stalingrad, déclara que celle-ci constituait une des plus grandes catastrophes de l'histoire russe car elle a permis au stalinisme de se perpétuer. L'avait-il toujours pensé alors qu'il avait été un thuriféraire du stalinisme ?

Ce qui m'a beaucoup frappé chez les Russes de l'URSS était qu'ils étaient schizophrènes et tenaient deux langages différents, l'un en public ou avec les gens en qui ils n'avaient pas entière confiance et l'autre lorsqu'ils se sentaient en confiance.

Pour ce qui est de l'efficacité de la propagande, il est quasi certain qu'en URSS, les gens n'y croyaient pas du tout, ce qui ne veut pas dire qu'il n'existait pas un consensus sur un certain nombre de comportements.

A Jean-Claude Casanova : Les gens de cinéma ont toujours su présenter Roosevelt de telle sorte qu'on ne pouvait imaginer l'étendue de son infirmité. Ou bien on la faisait passer pour passagère. Les médias ont caché, aussi bien, qu'il avait une maîtresse, seule présente à ses côtés quand il est mort.

*
* *